

Dominique Sirois : Indice éternité

Pierre-Alexandre Fradet

Number 116, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85656ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fradet, P.-A. (2017). Review of [Dominique Sirois : Indice éternité]. *Espace*, (116), 84–85.

Dominique Sirois : *Indice éternité*

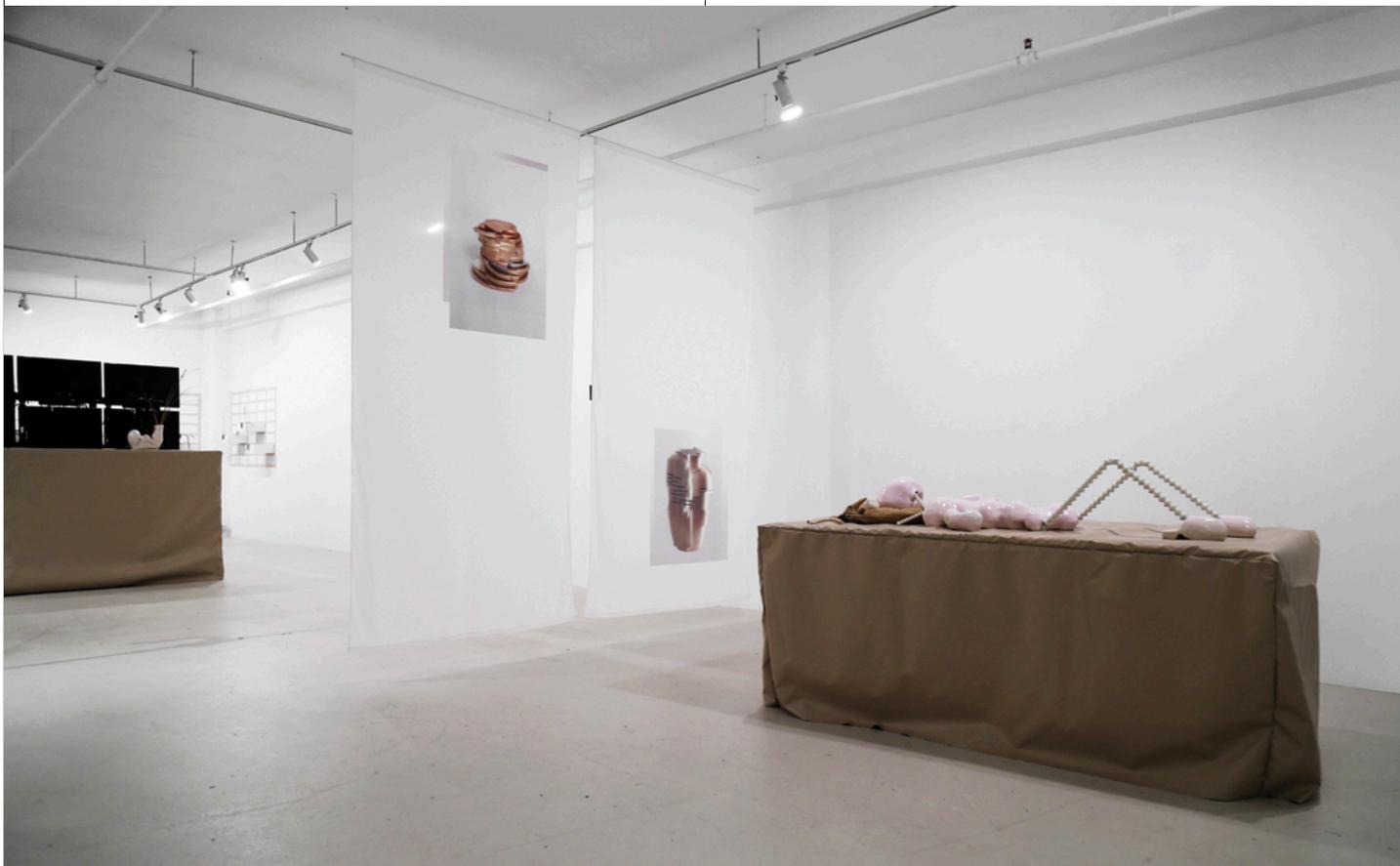
Pierre-Alexandre Fradet

**GALERIE B-312
MONTRÉAL
17 NOVEMBRE –
17 DÉCEMBRE 2016**

Ce n'est pas le moindre des lieux communs de l'art contemporain que de vouloir sortir le public de sa zone de confort. Avec *Indice éternité*, magnifique exposition présentée à la Galerie B-312, Dominique Sirois prend le contrepied de ce désir répandu en nous faisant ressentir un étonnant confort devant la mort. Non pas qu'elle s'en tienne à réitérer le constat fataliste selon lequel l'être humain est appelé à mourir et doit apprendre à vivre avec l'imminence de son trépas; mais, à l'instar du regretté Thierry Hentsch¹, elle étire et raconte la mort elle-même, la dévoilant comme un phénomène parmi d'autres, que le commun des mortels a toutefois tendance à refouler. Signée par Olivier Alary et Alain Lefebvre, l'ambiance musicale est exemplaire à ce titre. On y plonge comme dans des eaux calmes et rassérénantes. Au lieu de recourir à une trame délibérément irritante, l'exposition emploie un fond sonore discret qui est de l'ordre de l'invite.

Mais l'invitation lancée ici n'implique en aucune manière que l'artiste renonce à porter un regard critique sur son objet. Tout au contraire, Dominique Sirois fait saillir les absurdités liées à l'extension de la vie par la technologie. Sur un meuble central et au sein d'une pièce adjacente, on rencontre des tableaux d'indices boursiers puis une avalanche de chiffres et de formules en tout genre. L'obscurité de cette alcôve révèle le côté sombre des intentions de « *Mimesis Trinity* », une entreprise fictive censée permettre aux gens bien nantis, grâce à une technologie transhumaniste, de prolonger leur vie pour continuer à jouir de leur capital. Une vidéo, diffusée au fin fond de la pièce, dévoile le genre d'individu qui serait en mesure de bénéficier de ce genre de service : il s'agit, sans grande surprise, d'un homme blanc cravaté, égérie du néo-capitalisme. Alors que Dominique Sirois avait déjà posé la question de savoir à quoi pourrait ressembler le monde sans l'être humain, dans le cadre des projets *Extinct Memories II* (2015) et *Telofossiles II* (2015) réalisés avec Grégory Chatonsky, son interrogation porte ici davantage sur les entreprises qui visent à pérenniser l'humanité, ou du moins *certain*s membres de l'humanité.

Sur une table beige située non loin de l'installation vidéo et dissimulée derrière une cloison gisent les parties d'un corps humain désarticulé. On croit apercevoir ici l'exemple même de corps que pourraient se voir attribuer les clients de *Mimesis Trinity* afin d'atteindre l'immuabilité. Que ce corps soit constitué de faïence n'est pas sans raison : cela permet d'exprimer le raffinement particulier auquel prétendent ces clients, mais aussi, et surtout, leur vulnérabilité. Paraissant à la fois soigné et cassable, élégant et fragile, le corps des usagers reste



forcément sous la tutelle des responsables de l'entreprise même si, une fois les parties du corps assemblées en vue d'en assurer la subsistance, rien n'interdit que des problèmes financiers ou un effort de rationalisation ne puissent conduire l'entreprise à supprimer différents assemblages. Même ce qui semble éternel demeure susceptible de périr.

Si l'art contemporain et l'art populaire se saisissent de plus en plus du thème du prolongement de la vie (on pensera, ici, notamment à l'épisode « Be Right Back » de la série télévisée *Black Mirror*, où un système est développé, à partir des activités électroniques d'une personne décédée, recréant virtuellement le défunt), ce thème ne relève plus de la pure science-fiction puisque des organisations bien réelles travaillent déjà à rendre l'immortalité possible comme, par exemple, pour *2045 Initiative*, association à but non lucratif dont l'un des objectifs est de parvenir à transférer la personnalité d'un être humain au sein d'un robot humanoïde. On ne s'étonnera donc pas de rencontrer, aujourd'hui, des travaux qui dénoncent les contrecoups associés à la « société post-mortelle² », pour reprendre l'expression de la sociologue Céline Lafontaine. Dans le cadre d'une importante table ronde tenue à l'Université Laval, en 2014, et qui avait pour titre « Jusqu'où repousser les limites du corps humain ? », celle-ci ainsi que les philosophes Thomas De Koninck et Gilbert Hottois avaient justement à se prononcer sur la valeur éthique du transhumanisme.

Attentive à l'accroissement des injustices sociales qui en découlent, elle avait alors tiré à boulets rouges sur le phénomène avant même que Thomas De Koninck ne formule ses propres remarques critiques qui soulignaient, entre autres, l'importance de ne pas occulter le potentiel humain. Quant à Gilbert Hottois, il avait pris la voie inverse en saluant l'aide que la technologie peut nous apporter dans la diminution de la souffrance.

Bien qu'*Indice éternité* adopte un ton assez critique à l'égard de l'aspiration à perpétuer son existence, à l'instar de Lafontaine et de De Koninck, son propos demeure nuancé. Rappelant cette fois davantage la position de Hottois, l'exposition révèle en effet combien il est tentant, pour ne pas dire naturel, de vouloir prolonger sa vie. À partir d'artefacts

qui évoquent l'univers des funéraires (semblant d'urnes, plantes séchées), Dominique Sirois nous situe dans un espace de souvenirs par lequel tout être humain passe tôt ou tard. Aussi fait-elle comprendre qu'il est coextensif à l'être humain de chercher à persévérer dans son être, suivant le principe du *conatus*. Pourquoi tient-on autant aux épitaphes, aux rubriques nécrologiques, aux archives ? La réponse est qu'on cherche à laisser une trace de son passage sur Terre et à faire rayonner ses convictions, certes, mais aussi, bien souvent, qu'on souhaite renforcer et pérenniser sa réputation, son « capital symbolique », d'après le concept de Pierre Bourdieu.

Même si l'œuvre de Dominique Sirois se penche surtout sur l'absurde volonté de jouir plus longtemps de son capital économique, le capital symbolique, d'ordre proprement qualitatif, est en réalité peut-être plus important encore pour l'humanité, dans la mesure où un nombre plus grand d'individus semble y être attaché, plutôt que les seuls gens d'affaires : les sportifs de haut niveau, les scientifiques, les auteurs, mais aussi certains artistes, voire toute personne qui aspire à quelque soutien, impact ou reconnaissance. Que serait la vie sans la mort ? La question est vaste, mais il y a tout à espérer, comme le suggère avec acuité Dominique Sirois, qu'elle ne soit pas qu'un simple indice boursier qu'on éternise aux fins du capital.

1. Thierry Hentsch, *Raconter et mourir. Aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005.

2. Céline Lafontaine, *La société post-mortelle*, Paris, Seuil, 2008.

Pierre-Alexandre Fradet est doctorant en philosophie à l'ENS de Lyon et à l'Université Laval où il a enseigné. Ses publications incluent *Photographies anciennes : une pétition contre la mort ?* CSF Publishing, *Derrida-Bergson. Sur l'immédiateté*, Hermann et *Une vie sans bon sens. Regard philosophique sur Pierre Perrault* (avec Olivier Ducharme), Nota bene. Il a codirigé deux dossiers de revue : l'un avec Tristan Garcia sur le réalisme spéculatif (*Spirale*), l'autre avec Sylvano Santini sur la philosophie du cinéma (*Nouvelles Vues*).

Les univers monochromes de Kelly Lycan

Ariane Noël de Tilly

MIMETIC WORKSHOP: STUDIO STILL LIFES
SURREY ART GALLERY
SURREY
17 SEPTEMBRE –
4 DÉCEMBRE 2016

MORE THAN NOTHING
BAF GALLERY
VANCOUVER
5 NOVEMBRE –
17 DÉCEMBRE 2016

À l'automne 2016, deux galeries de la grande région de Vancouver présentaient les installations les plus récentes de Kelly Lycan, lauréate du prix VIVA en 2016, l'un des prix les plus prestigieux qu'un artiste en arts visuels peut se voir octroyer au cours de sa carrière en Colombie-Britannique. Ces expositions révélaient les nouveaux univers monochromes créés par l'artiste dont la palette de couleurs se limite essentiellement à des variations de blanc depuis maintenant plusieurs années. À la galerie d'art de Surrey, dans une exposition intitulée *Mimetic Workshop*, Lycan présentait son travail aux côtés des toiles de Fiona Ackerman, artiste originaire de Montréal vivant désormais à Vancouver. À la BAF Gallery, Lycan proposait, dans *More Than Nothing*, une exposition réfléchissant sur les conditions nécessaires pour la présentation d'objets dans l'espace d'exposition.

À la galerie d'art de Surrey, Lycan et Ackerman avaient été invitées à exposer des natures mortes d'atelier, soit des œuvres illustrant le passage d'objets dans leur propre atelier ou encore inspirées par des